

EMERIC DE MONTEYNARD

Tribut à Guillevic

« *La pesanteur est en elle
Juste ce qu'il faut
Pour que la terre la retienne* »

Guillevic, *Elle* (Phi)

Guillevic aurait tout juste fêté ses 91 ans si, le 19 mars 1997, il n'avait enfin décidé de laisser filer ce qu'il restait de pesanteur en lui, juste ce qu'il fallait pour que la terre ne puisse plus le retenir.

Et la terre pour un peu l'aurait perdu s'il n'avait été pour moi un ami mais surtout et pour tous, un poète immense et depuis longtemps.

La poésie de Guillevic me touche par les mots, les lieux, les objets qu'il choisit, qu'il donne et ne met finalement qu'au service du silence pour plus de transparence.

Ces mots qu'il recueille et maçonne si bien, il ne les trouve qu'au cœur des choses les plus simples, loin de « l'inouï » et de « l'original à tout prix ».

Guillevic écrit pour entendre, pour connaître et pouvoir tisser des liens solides et durables avec les éléments qui l'entourent. La mer et la terre de Bretagne sont ses racines dans lesquelles il a su puiser sa force, pour inclure au creux des mots suffisamment de silence pour que les hommes s'accordent.

Une condition demeure toutefois : que les hommes laissent en eux aux mots le temps de résonner. En ces quelques pages, laissons-les donc faire la résonance.

Les choses

En 1942, avec *Terraqué*, son premier véritable recueil de poèmes, Guillevic prend à contre-pied, à la fois le surréalisme alors dominant et la création littéraire qui, depuis près d'un siècle, se consacre à l'exploration du rêve et des hallucinations, de l'inconscient, du hasard ou de l'inconnu, pour trouver du « nouveau ».

« *Ce n'est pas difficile* »

*Dans une touffe d'herbe
De voir un incendie*

Où s'exhaltent les cathédrales.

*De voir un fleuve qui se presse
Pour les sauver.*

*Pas difficile
D'y voir des filles nues
Faire la nique aux cathédrales
Et danser sur le fleuve
Qui chante les incendies.*

*D'y voir venir l'armée
Crachant par tous ses tanks
Pour, sur le dos du fleuve,
Acclamer sa victoire.*

— *Mais voir la touffe d'herbe.* »

Vivre en Poésie (Stock)

Le nouveau, pour Guillevic, est dans la banalité des choses les plus simples, du bouton d'une porte le plus ordinaire aux flots les plus hargneux de l'océan. Et si certains poètes écrivent pour dire l'incontournable et pour « parler », Guillevic est de ceux qui écrivent pour entendre. Il écrit dans l'espace qui sépare à jamais le mot et la chose. Il fortifie ainsi la tête du monde, pour reprendre l'expression chère à Adonis.

« *Si je n'écris pas ce matin
Je n'en saurais pas davantage
Je n'en saurai rien
De ce que je peux être.* »

Art Poétique (Gallimard)

« N'écrire que ce que l'on croit ne pas savoir » : Guillevic écrit pour apprendre, accueillir, s'étonner et pour s'ouvrir à la diversité du monde comme s'il était « sur le point de saisir un embryon de définitif ».

Guillevic tente de s'inclure dans le monde pour pouvoir « garder en lui enfin confondues la verticale et l'horizontale », pour résister au temps et à son usure. Il cherche à s'enraciner dans le quotidien, dans l'élémentaire, tel un roc... un roc qui semble savoir vaincre tout seul sa fièvre et résister. »

Pour Guillevic, plus que des décors, les objets et les éléments vivent et cherchent à communiquer avec l'homme pour s'entendre avec lui dans une solidarité naturelle et profonde.

*« Ni ciel, ni nuages,
Ni pierres, ni feuilles,
Même le vent,*

*Ne savent rien de ton histoire
Quand tu interrogés.*

*N'en finissent pas pourtant,
N'en finissent pas*

De la supporter. »

Etier (Gallimard)

Les mots

Pour saisir la substance des choses, il faut bien passer par les mots... ces mots sans lesquels l'homme est livré à ces choses, en lui et hors de lui. « *Les mots c'est pour savoir* ».

À la fois éléments de connaissance ou d'exorcisme, de savoir et de protection, les mots doivent être approchés avec rigueur, avec pudeur et beaucoup de précautions.

Guillevic n'imagine pas, il se souvient. Il puise en lui et se nourrit de son histoire et de sa condition. Il pose bien plus de questions qu'il ne donne de réponses, un peu comme s'il avait trouvé le secret et qu'il se garderait de vouloir nous livrer.

S'il fallait qualifier ou résumer l'action de Guillevic, en particulier depuis les années 70, je dirais qu'il cherchait à devenir un menhir, à retrouver ce rocher fondamental enfoui en lui :

*« Ils ne sauront pas les rocs,
Que l'on parle d'eux.*

*Ils n'ont pas le besoin de rire
Ou de l'ivresse.
Ils ne font pas brûler
Du souffre dans le noir.*

*Car jamais
Ils n'ont craint la mort.
De la peur
Ils ont fait un hôte*

*Et leur folie
Est clairvoyante.*

Et puis la joie

*De savoir la menace
Et de durer.
Pendant que sur les bords,
De la pierre les quitte*

*Que la vague et le vent grattaient
Pendant leur sieste. »*

Terraqué (Gallimard)

Le roc ou le menhir sont ancrés sur la terre et dans le temps. Le roc, c'est la constance, la stabilité, l'équilibre et la résistance au temps. C'est la somme de mouvements contenus, ce « *lieu de la danse que la danse épuise* ». Et surtout, le roc est capable d'imposer le silence autour de lui, ce silence, que seul un poète est capable impose, à son tour, à une feuille blanche.

*« S'il était une vague
Il aurait très peur
De n'être rien
Que mouvement »*

Qui (L'Instant perpétuel)

« Être poète, dit-il, c'est pouvoir faire un menhir de n'importe quel objet quotidien, aussi modeste soit-il » ; et « l'infini c'est bien toi, dans ce que tu n'es pas ».

*« J'ai vu le menuisier
Tirer parti du bois*

*J'ai vu le menuisier
Comparer plusieurs planches*

*J'ai vu le menuisier
Caresser la plus belle*

*J'ai vu le menuisier
Approcher le rabot*

*J'ai vu le menuisier
Donner la juste forme.*

*Tu chantais menuisier,
En assemblant l'armoire.*

*Je garde ton image
Avec l'odeur du bois.*

*Moi, j'assemble des mots
Et c'est un peu pareil. »*

Terre à Bonheur (Seghers)

Chronologie

Eugène Guillevic est né à Carnac le 5 août 1907. Son enfance est rude et malheureuse. Il entretient des rapports difficiles avec sa famille. Son père, gendarme, souvent absent, sa mère, couturière, est dévote et sévère. Il n'a qu'un frère.

1919 (à 12 ans) – Pensionnaire dans un collège en Alsace (comme en Bretagne, le français s'il n'est pas parlé, reste la langue du savoir).

1923 (à 16 ans) – Marie-Clothilde, son premier amour, meurt d'une méningite foudroyante, et, 60 ans après sa mort, ce poème :

« *Suppose
Que la vague et le sable
Jurent de te dissoudre

Et que je te demande
De m'êtreindre à ce point
Qu'on ne puisse te prendre
Et me laisser un corps.* »

Autres (Gallimard)

1926 (à 19 ans) – Concours de l'enregistrement ;
1930 (à 23 ans) – Il épouse Lucie Albertini, avec qui il aura deux filles ;

1935 (à 28 ans) – Il est nommé à Paris ;

1937 (à 30 ans) – Il publie *Requiem*, 8 poèmes dédiés à Supervielle. Il troque sa foi exaltée pour un communisme engagé et rencontre Jean Follain.
1942 (à 35 ans) – Il publie *Terraqué*. Ses influences littéraires sont : Lamartine, Baudelaire, Supervielle, Rilke, Rimbaud, Trakl, Reverdy, Eluard pour sa musicalité... et *L'imitation de Jésus Christ*, pendant 30 ans son principal livre de chevet.

1945 (à 38 ans) – Après une guerre dans l'intendance, il devient membre de cabinet ministériel, puis inspecteur des finances.

1947 (à 40 ans) – *Exécutoire*, recueil dédié à Eluard. Il y aborde le « sacerdoce social du poète » qui « aide à naître » et devient l'homme public, engagé et, le dit-il, « opportuniste ».

De 1949 à 1961 – 15 ans « de regrets et de basses eaux » avoue-t-il... Il publie des poèmes-tracts engagés, très normalisés (*Gagner, Terre à Bonheur, 31 Sonnets*) et diverses traductions. En 1955, il se lie avec Tortel chez qui il séjournera en Provence.

1961 (à 54 ans) – Carnac : il se réconcilie avec les éléments et l'espace et retrouve en lui, enfouie, la Bretagne, terre des menhirs, l'impor-

rance et la présence du silence.

1963 (à 56 ans) – *Sphère*. C'est le retour du jaillissement et, finalement, l'apprentissage de la sérénité. La même année, il prend aussi sa retraite anticipée de la fonction publique.

1966 (à 59 ans) – *Avec* ;

1969 (à 62 ans) – *Ville* (c'est l'acceptation de la ville et de ses bruits) ;

« *Il ne voulait plus, cet homme
Du silence.*

*Il avait trop de bruits
Dans les rues de son sang*

*Pour être seul, au creux d'un vide,
À les attendre et les entendre*

*Il fallait qu'il y ait
Dialogue entre ses cris
Que son corps étouffait*

Et les bruits de la ville. »

Ville (Gallimard)

1973 (à 66 ans) – *Inclus*, première tentative de définition de sa démarche ;

1978 (à 71 ans) – *Étier* ;

1980 (à 73 ans) – *Autres* et des entretiens avec Alain Vircondelet et Lucie Albertini : *Vivre en Poésie* ;

1984 (à 77 ans) – *Motifs* ;

1989 (à 82 ans) – *Art poétique* ;

1990 (à 83 ans) – *Le chant* ;

1992 (à 85 ans) – *Elle* ;

1993 (à 86 ans) – *Maintenant* ;

Depuis 1966, l'œuvre de Guillevic était particulièrement abondante (entre 1986 et 1988, par exemple, plus de 25 recueils voient le jour !). Guillevic a également longtemps présidé le jury Mallarmé.

La Bretagne

Mais laissons là le poète et revenons à sa poésie. Une poésie qui prend sa source en Bretagne, quelque part où l'enfance s'est perdue, quelque part entre Carnac et la mer, là où les menhirs se tiennent en rang « vers quelque chose qui doit avoir lieu ».

La Bretagne, c'est l'enfance et ce qu'elle signifie de pureté, d'insouciance, de générosité. C'est la confiance donnée et la sécurité — que l'on

peut négliger ou perdre — et « perdre une vie à retrouver ».

C'est aussi la mer. Celle qui l'appelle et qui le rejette. C'est l'eau, l'élément inconstant, aussi impalpable qu'angoissant, que les gens de Carnac n'allaient pas regarder, qu'ils écoutaient seulement...

*« Même assis sur la terre
Et regardant la terre,

Il n'est pas si facile
De garder sa raison
Des assauts de la mer. »*

Carnac (Gallimard)

La Bretagne, c'est l'univers de référence. C'est la transparence, l'immensité, la nudité. C'est le « lieu de déploiement du temps ».

*« En Bretagne, il est vrai.
Que quelque chose finit,

Qu'on est là au bord
D'un espace où vivre
Serait différent.

Ailleurs les plantes
Ont à vouloir emplir
La verticalité.

Ici, le ciel
Est un voisin
Qui s'intéresse

A hauteur d'homme
Le ciel.

A hauteur d'homme
Le rêve.

Ici l'espace
Est un rez-de-chaussée
La lande
Touche le ciel

Le vent
Doit y être pour quelque chose. »*

Etier (Gallimard)

C'est en Bretagne qu'il ressent d'abord le poids du passé et du savoir, savoir qu'il doit partager avec quelques rochers. Dans ses poèmes d'ailleurs, les mots sont un peu debout, récep-

tales du passé, droits comme des menhirs. C'est en Bretagne qu'il apprend que les paysages ont un sens et qu'ils sont des signes encore à déchiffrer...

*« Nous sommes
De l'immobile en mouvement

Nous sommes de la durée
Qui s'est arrêtée*

Pour se voir passer.

*Nous sommes faits
Des cris des goélands*

*Arrivés au bout du monde,
Fatigués.*

*Nous avons été
Quelque chose d'important,*

*Nous avons gouverné
Nous avons été
La musique
De ces espaces sans fin.*

Nous sommes

Une protestation contre l'espace vide

*Nous sommes un cri
Contre le cri
Que nous incarnons.*

*Plantés là
Contre le balancement,*

*Contre la marée
Contre le vent.*

*Nous allons
Vers où l'on va
Quand on est arrivé. »*

Motifs (Gallimard)

En Bretagne enfin, par sa nudité, l'univers facilite les rencontres avec les objets familiers. Et pouvoir les toucher, nous permet d'éprouver l'épaisseur du monde et « d'imprimer sur la terre le poids de nos pas ».

« Suppose

*Que cet arbre et ce mur
M'imposent de les voir*

*Et que je te demande
De me donner la force*

*De passer devant eux
En ne voyant que toi »*

Autres (Gallimard)

Ici se côtoient, par exemple, un bahut, un bol, la fleur, un clou, l'arbre « qui se tait un peu fort », la fontaine de Carnac « qui n'en finit pas de remonter le temps », un roc — encore un — pour qui il est bon d'être seul, la mer avec qui il reprend inlassablement la conversation sans cesse interrompue : « je me suis souvent demandé ce que tu pensais des couleurs. Je sens que la question te gêne, mais remarque : jamais l'idée ne m'est venue de la poser à l'hortensia »... Et l'armoire enfin, qui ouvre *Terraqué* et nous offre d'emblée une des clés pour entrer dans l'œuvre de Guillevic.

« L'armoire était de chêne
Et n'était pas ouverte.

Peut-être il en serait tombé des morts,
Peut-être il en serait tombé du pain. »

Beaucoup de morts
Beaucoup de pain »

Terraqué (Gallimard)

Cette armoire, il la regarde, mais ne l'interroge pas. Il ne lui prête aucune intention, aucun secret. Il n'essaye même pas de l'ouvrir ou du moins, pas encore, les conséquences pouvant être terribles ou généreuses. D'ailleurs « si un jour tu vois qu'une pierre t'es sourit, irais-tu le dire ? »

Guillevic ne cherche pas à nous faire fuir dans un monde imaginaire, fragile, plein d'images gratuites, un monde qui resterait toujours à conquérir. Le monde qu'il nous propose de découvrir est le nôtre, en nous. Et « si parfois le chemin paraît pénible, il n'y en a pas d'autres » :

« *Ce n'est pas vrai qu'un mort
Soit comme un vague empire
Plein d'odeurs et de bruit,*

*Qu'il nous envie
Quand nous mangeons.*

*Ce n'est pas vrai qu'un mort
Soit du sang ou du lait la nuit plus haut
que nous.*

*Ce n'est pas lui qui rit dans l'arbre
et dans le vent
Si l'on pleure au village.*

*Ce n'est pas lui non plus
Qui fait tomber les bols quand on
tourne le dos
Ou la suie sur le feu.*

*Ce n'est jamais un mort
Qui nous prend à partie dans les yeux
des chevreaux.*

*Il ne faut pas mentir
Rien n'est si mort qu'un mort.*

— *Mais c'est vrai que les morts
Font sur terre un silence
Plus fort que le sommeil. »*

Exécutoire (Gallimard)

La femme

Nous l'avons vu, Guillevic cherche moins à conquérir qu'à partager avec nous les silences qu'il a su s'imposer.

« *Tu verras en passant
Sourire un enfant.
Résume lui dans un sourire
Ce qu'il sourit »*

Art poétique (Gallimard)

Sa poésie n'offre que peu de paroles, pour que chacune ait sa résonance, et que se fassent les échanges entre la parole et « le creux », le silence et ce passé que la parole imprime.

A partir des années 70, Guillevic a retrouvé la sérénité et la quiétude volée de son enfance. Dieu revient même entre les lignes, un peu comme le meilleur de soi. Et la femme est à la fois charnelle, pudique et soievent blessée. Elle est « la femme en qui le monde se résume sans pour autant pouvoir s'y réduire ».

« *Je t'ai cherchée
Dans tous les regards
Et dans l'absence de regards,*

*Dans toutes les robes dans le vent,
Dans les eaux qui se sont gardées,
Dans le frôlements des mains,*

Dans les ombres sous tous les hêtres,
 Dans les moments qui ne servaient à rien,
 Dans le temps possédé,

Dans l'horreur d'être là,
 Dans l'espoir toujours
 Que rien n'est sans toi,

Dans la terre qui monte
 Pour le baiser définitif,

Dans un tremblement
 Où ce n'est pas vrai
 Que tu n'y es pas. »

Sphère (Gallimard)

En 1980, la femme devient plus sereine et se fait symbole de l'ordre et de l'harmonie sur terre.

« *Suppose*

Que la nuit me rejette
 Quand je suis sans refuge

Et que je te demande
 De me garder à toi

Pour affronter le noir
 Sans redouter sa haine

*

Suppose

Que l'univers entier
 Ne soit plus que terreur

Et que je te demande
 D'user de tes regards

Pour qu'au moins la prairie
 Cède à notre sourire.

*

Suppose

Que la nuit ait envie
 De te prendre pour reine

Et que je te demande
 De lui faire accepter

Qu'elle ait à se venger
 Sur moi de ton refus

*

Suppose

Qu'un ange rencontré
 Nous offre un paradis

Et que je te demande
 Que nous nous écoutions

Et te laissions tout seul
 Raconter son velours »

Autres (Gallimard)

Et il me semble difficile de ne pas penser, à travers cette femme qui favorise l'alliance secrète entre le poète et les forces de la nature, à la Sainte Vierge de son enfance, médiatrice entre Dieu et les hommes.

« *Elle possède*

Ce qui fait qu'on regarde

Couler l'eau du ruisseau
 Sans jamais se lasser »

Elle (Phi)

Le style

Après s'être concilié l'espace et ses éléments, s'être réconcilié avec lui même et les hommes, Guillevic, à 66 ans, commence à s'expliquer sur les directions qu'il a négligées ou refusées, ses rituels et ce dépouillement qu'il a su conquérir sur l'abondance.

« *Préférer*

Ce qui ne bouge pas
 À ce qui bouge.

Et d'abord, ce qui bouge
 On sait ce qu'il peut faire.

Ce qui ne bouge pas
 Va peut-être étonner
 S'il se met à bouger.

Et puis, ne pas bouger
 C'est bouger autrement :

Bouger dans son intérieur
 Sans en avoir l'air,

Mais bouger
 Vers quelque chose

Qui ne bouge pas
 Ou bouge d'un même mouvement.



Guillevic,
par Jean-Pierre Colombi
(Skol Vreizh n° 21)

*Ne pas bouger,
C'est contenir. »*

Art Poétique (Gallimard)

Il évite l'anecdote qui compromet, à ses yeux, l'homogénéité et la densité du poème. Il évite de se perdre dans les méandres des narrations ou des descriptions. Il évite l'affirmation posée, gratuite, tout autant que l'effusion, l'éclat des images ou des métaphores et le flux verbal incontrôlé. Il évite en somme de se laisser distraire par bon nombre des ornements traditionnels du poète.

Le langage est de l'ordre du toucher. Pour le faire durer, Guillevic va chercher à lui donner la densité et la dureté du minéral. Le vers est concis, l'image réduite l'image à l'essentiel. Et pour resserrer l'énoncé, n'hésite pas à employer l'ellipse, à privilégier le verbe et le substantif plutôt que l'adjectif qui, pour lui, est un support trop marqué de la nuance.

Il préfère les mots de tous les jours, ceux qu'il maîtrise, et pour avancer s'appuie le plus possible sur les vérités conquises... comme le fait la falaise :

*« Depuis le temps
Que je vois la mer*

Et que je ne sais qu'en faire.

*Depuis le temps
Que j'ai devant moi le mouvement*

Et qu'il me dérange

*Curieux hasard,
Celui qui m'a placé
Devant cette masse d'eau*

*A la recherche de ce qu'elle sait
Ne jamais trouver,*

*Devant cette masse
Qui ne cesse de s'interroger
Sur son essence et son destin.*

*

*J'aurais pu être planté
En face d'une falaise comme moi,*

*Séparé d'elle
Par un espace moins vide*

Et je me serais vu en la voyant.

*J'aurais pu être enfoncé
Dans une terre grasse ou sèche,*

*Et je n'aurais pas trouvé
En face de moi*

*Un air gêné
De surplomber
Cette inutile masse d'eau. »*

Motifs (Gallimard)

Guillevic façonne ses poèmes, mot après mot. Chaque mot comme un caillou qu'il prend dans la main, qu'il soupèse et dont il aime à sentir le grain sur sa paume.

Il rejette la versification traditionnelle qu'il trouve stérilisante : « fatalement, rimer c'est répéter, piétiner, poser un son pour le retrouver ». Guillevic veut que ses mots « aillent à l'aventure » et qu'ils découvrent, qu'ils racontent quelque chose qu'il ne sait pas et qu'il n'a pas pu s'imposer par une quelconque entrave.

Il refuse la rime et son harmonie sonore car « la musique entraîne ».

« À l'extrême pointe du silence »¹

Finalement, et pour conclure, c'est le silence que Guillevic cherche à nous faire entendre au cœur de chaque mot. Le silence est un vase au creux duquel le poète va pouvoir recueillir l'instant...

D'ailleurs, n'est-ce pas cette capacité à inclure un silence à un mot qui distingue la poésie de la prose ?

*« A travers tes heures
Tu vas
Comme si tu labourais
Et ce n'est pas
Pour préparer
Des moissons futures
C'est parce qu'il faut.*

Maintenant (Gallimard)

Et pour percevoir ce silence, il faut un lieu et du temps. Il faut un lieu clos où se retrouvent, dans une espèce de pénombre, tous les espaces. Il faut du temps car le poète ne devine pas « ce vers quoi il écrit ». Et la parole redite, approchée, se redécouvre sans cesse.

Apparent du cosmos

*Montent vers celui
Qui les écoute*

*Des milliards de chants
Qui finissent
Par trouver en lui
Un point de convergence*

Le Chant (Gallimard)

Comme une vague qui s'étend sur la terre après avoir épousé un temps l'océan, Guillevic est

arrivé au terme de son voyage.

Désormais son silence est là avec le respect et la tendresse, avec l'humilité et la pudeur de ceux qui savent.

« Je crois, naïvement peut-être, aimait-il à dire, que j'ai écrit des poèmes qui tiennent, des poèmes solides qui apportent quelque chose à d'autres, qui peuvent les aider à vivre, qui enrichissent leur vision du monde ».

Je suis de ceux-là. Et s'il n'y a pas d'océan face à moi, je sais dorénavant, qu'il me reste « *ma paume à regarder* » et l'univers entier à y relire, sans tous ces mots inutiles qui bavardent ou discourrent un peu trop.

*« Tu n'as pas réussi
A faire de tous les instants de ta vie
Un miracle*

Essaie encore. »

Maintenant (Gallimard)**

EMERIC DE MONTEYNARD**

Notes de l'auteur :

* Jean Celte, *L'étole, concerto pour un gypaète* : « À l'extrême pointe du silence où tout tremble / », Ouverture des CLB 70/71, juin 1995, p. 4.

** Recueils classés par ordre d'entrée d'où sont tirés les citations de notre étude :

Elle, Phi, 1992
Art poétique, Gallimard, 1989
Etier, Gallimard, 1978
Terraqué, Gallimard, 1942
Qui, L'instant perpétuel, 1987
Terre à bonheurs, Seghers,
Autres, Gallimard, 1980
Carnac, Gallimard, 1961
Motifs, Gallimard, 1984
Exécutoire, Gallimard, 1947
Sphère, Gallimard, 1963
Le chant, Gallimard, 1990
Maintenant, Gallimard, 1993